

LE PAILLADIN

Numéro 4 - Été 2017
Gratuit

Votre journal de quartier

La vie dans un bidonville

Une centaine de Roumains vivent depuis des années dans l'insalubrité. (p. 4-5)

ne pas jeter sur la voie publique

CULTURE



Soufyan Heutte publie son premier roman (p. 2)

PORTRAIT



Nathalie Gonzales, nouvelle responsable du centre social Caf (p. 3)

PAROLES DE PAILLADINS



« Il y a beaucoup d'idées reçues sur le quartier » (p. 6)

SPORTS



Une collecte pour aider le Montpellier Méditerranée Futsal (p. 7)

Les citations

« C'est impossible que je quitte la Paillade. Je quitterai ce club entre quatre planches, c'est tout. »

« Après ça (le titre de 2012), je peux mourir tranquille. »

Louis Nicollin

LE PAILLADIN

Fondé par Kaina.

Tél. 04 67 56 30 54.

E-mail : journalpailladin@gmail.com

Facebook : LePailladin

Directrice de la publication : Estrella Hernandez

Rédacteur en chef : Mathieu Conte

Ont participé à ce numéro :

Julie Mouton, Youssef, Cassandra, David, Cindy, Salama et Ignacio (CHRS Regain) ; Marianne Toqué (Médiathèque Jean-Jacques-Rousseau) ; Christine Quaillet ; Jean-Fabrice Tioucagna et Mathieu Conte (Kaina TV).

Impression : Imprimerie Bonniol, 126 rue Claude-François, 34080 Montpellier.

Tirage : 3000 exemplaires

N°ISSN : 2554-2869

Avec le soutien de la

Fondation de France

Le coeur plus gros que le ventre

Ce samedi 29 juin, mes frères et moi avons le même sentiment. On perd une partie de notre enfance. Comme beaucoup, je suis naturellement supporter du club de ma ville. Mais j'ai la chance que ma ville soit Montpellier et mon club le MHSC. J'aime justifier mon amour du club par d'autres facteurs qu'un simple chauvinisme.

Louis Nicollin a créé le club en 1974, c'était de très loin le plus ancien président en exercice. Un président-fondateur qui guide son club de la DH au titre de champion en 47 ans de présidence, ça n'a à ma connaissance pas d'équivalent. Ni en France, ni en Europe, peut-être au monde.

A l'époque du foot business et du Qatar, le MHSC restait ce club familial. A l'ancienne, anachronique. Malgré ma passion, jamais je n'aurais ne serait-ce que rêvé d'un titre de champion. Impossible. Le MHSC n'avait pas vocation à tutoyer de tels sommets,

simplement à se caler entre la 8^e et la 12^e place comme il disait. Cette saison semblait irréaliste. Pour cela, pour la musique de la Ligue des champions, merci. Contrairement à Jean-Paul Lacombe au MHB, Loulou aura vécu le couronnement de son oeuvre. Et ça me console un peu.

Je n'ai pas envie de retenir comme les autres les « dérapages ». Les mots chatte, cul, branlette, tarlouze, tant de monde les emploie au quotidien. Loulou les disait devant les caméras. Parce qu'il parlait aux journalistes comme avec ses éboueurs ou le président de la République. L'authenticité ne saurait être un défaut. Par ailleurs, l'« homophobe » était partenaire du Paris Foot Gay et le « misogyne » a été un vrai pionnier du foot féminin (deux titres en 2004 et 2005).

Comme Georges Frêche, Loulou a fait Montpellier. Il a fait son club de foot, aidé ses clubs de rugby et de hand, mais aussi le



basket féminin (sans parler des taureaux, des joutes, du hand parisien et du rugby biterrois). Il suffit de jeter un oeil à son musée du sport pour comprendre la passion qui l'animait.

Et maintenant ? Le futur stade portera son nom, une évidence. Il appartiendra à Laurent de maintenir l'esprit de La Paillade, même à la Mogère. Il semble prêt. En attendant, on pense à lui, à Colette et Olivier ; à Michel Mézy, à Robert Nouzaret et à tous ceux qui, comme nous, pleurent un grand monsieur...

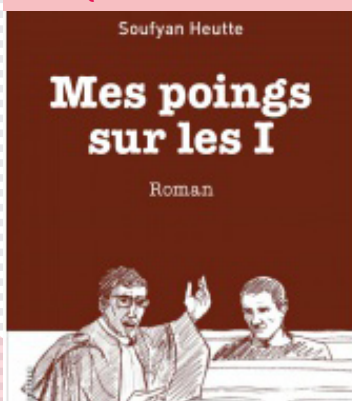
Mathieu CONTE
KAINA TV

CULTURE

« Une réflexion à l'opposé du manichéisme ambiant »

Habitant du quartier, l'éducateur spécialisé Soufyan HEUTTE, vient de publier son premier roman, "Mes poings sur les i".

Jean-Jacques
a lu pour vous...



Par Marianne TOQUÉ,
Médiathèque
Jean-Jacques-Rousseau

Mes poings sur les i retrace le parcours de Kamel, jugé et emprisonné pour avoir porté un coup à un fils de bourgeois. On découvre au fur et à mesure du récit que le jeune homme utilise ses poings en guise de réponse systématique aux difficultés subies depuis l'enfance. Derrière une histoire tristement banale, Soufyan Heutte varie les points de vue et nous fait vivre le chemin mental – je dirais presque initiatique – d'un jeune homme pris au double piège de ses propres contradictions et de l'injustice de la société française.

Dès lors, le chemin vers l'accomplissement de soi passe inévitablement par une remise en cause collective de notre

modèle social, mais aussi individuelle de son personnage (porté ici par la foi). Le style du livre alterne sobriété du langage et un ton plus proche du slam, avec des jeux de sonorités et de rimes, comme pour enfoncer le clou. J'avoue préférer la sobriété à la répétition, parfois un peu trop prononcée. J'aime surtout la (bonne) surprise : juste au moment où l'on se dit « il va tomber dans le cliché ! »... Soufyan Heutte rebondit vers une réflexion à l'opposé du manichéisme ambiant.

Mes poings sur les i
Soufyan Heutte
Ed. L'harmattan, 2017, 15 €
Livre disponible à la médiathèque J.-J.-Rousseau.

« On est plus fort en collectif que seul »

Nathalie GONZALES est la nouvelle responsable du centre social Caf L'Île aux familles. Une personnalité souriante et directe, qui tient à améliorer le quotidien des Pailladins.

Depuis décembre dernier, Nathalie Gonzales est la nouvelle responsable du centre social Caf L'Île aux familles. Après l'intérim de sept mois assuré par Marisol Rivas-Navarro, elle succède à Flavien Lafosse, « une personnalité avec du charisme ».

Née en 1968 à Pau, « là où Flavien est parti », Nathalie, d'origine espagnole, grandit en Aveyron, un territoire « plus rural, plus vert, où il y a plus d'échanges ». Avec sa grande sœur, elle y passe « une enfance heureuse », à se « balader dans les montagnes de l'Aubrac ».

Après avoir obtenu deux bacs en deux ans - L et S, « parce que j'aimais les deux » - Nathalie poursuit ses études en Sciences Eco à Montpellier, où elle décroche son DESS (l'ancêtre du Master).

De 1999 à 2016, Nathalie travaille dans des associations d'insertion, « avec un public vivant des minima sociaux ». L'Apije et la CLCV à Lunel, puis l'association Coraline à Montpellier. Elle tire de ces expériences « beaucoup de richesses au niveau humain. J'ai beaucoup appris du public reçu. On s'enrichit de nos différences ».

« L'enjeu du territoire : quel avenir pour les jeunes ? »

Et la leçon qu'on est « plus fort en collectif que seul. Individuellement, parfois on n'a pas les ressorts. Le collectif permet de se situer, de rester ensemble et entendre nos différences ».

Au milieu de ces années, Nathalie découvre également l'Afrique. L'Afrique du Sud, la RDC Congo, le Kenya... « C'est absolument différent. Ce n'est pas la même notion du temps, pas la même langue, des paysages qu'on ne voit nulle part ailleurs. Là-bas, je me suis dit "t'es dans un pays d'Afrique, t'es minoritaire". Et j'ai compris ce que l'on pouvait ressentir. Ce n'est pas le même rapport à l'autre. Puis les gens sont sympas, ils ont toujours le sourire. Nous, on fait toujours la gueule. Quand t'es à Roissy... ».

La voici maintenant à la Paillade, un quartier « très sympa, populaire, très vivant ». Même si elle le fréquentait déjà, Nathalie, qui vit aux Sabines, avoue avoir été surprise par « le dynamisme des habitants. Il y a l'envie de faire, d'améliorer la vie quotidienne, c'est très prégnant. La jeunesse est très présente. Après, au niveau mixité... (long soupir). Il y a de grands chantiers à mener là-dessus. On essaie de mettre la mixité

dans les assos du centre social. Ça se travaille au quotidien. L'Anru doit aussi participer à l'effet de mixité. Il faut donner aux gens un cadre de vie agréable. L'habitat, c'est essentiel. ».

Femme cash et sans tabou, volontiers chambreuse tout en gardant le vouvoiement, Nathalie définit son rôle de responsable du centre social :

« Essayer de coordonner des partenaires pour qu'il y ait une offre de services appropriée aux habitants.

Et qu'elle soit construite et co-construite avec les partenaires et les habitants. On ne fait pas à la place de, on fait avec. Nous avons un fort volet de participation des habitants. Ce n'est pas simple mais c'est l'ADN du centre social Caf ».

Pour y parvenir, Nathalie peut compter sur une équipe de sept salariés « très motivée, très impliquée, très autonome. J'ai affaire à des pros, qui connaissent leur secteur ».

Un secteur bien pourvu en « infrastructures », avec un vaste « maillage associatif. Le réseau pailladin, c'est un super outil pour le territoire ». Et pourtant, il y a encore des manques... « Pour les 10-13 ans, il y aurait de nouvelles actions à proposer », concède-t-elle. Les jeunes, justement. « Ils ne sortent du quartier qu'en groupe. On en revient toujours au collectif. Pour moi, c'est l'enjeu du territoire : quel avenir pour les jeunes ? Il faut des ambassadeurs du quartier, il y en a plein qui réussissent, il faut les mettre en avant ».

Lorsqu'on lui demande quelles sont ses joies, Nathalie répond : « Me lever le matin. Il faut aimer son boulot ». Sinon, « des choses simples : partager un repas avec des amis, voir des concerts, me balader en nature... ».

Parlant autant avec les mains qu'avec la bouche, Nathalie aura besoin de toute son énergie pour réaliser son ambition : « Pouvoir contribuer à une amélioration dans le quotidien des habitants. Un objectif très difficile ».

D'un naturel très positif, elle pourra également dans les mauvais jours s'appuyer sur ses révoltes : « Les injustices, l'iniquité, la stigmatisation. Il semble qu'elle soit tombée au bon endroit.

Mathieu CONTE
KAINA TV

Tac-au-tac

Une couleur
Le vert

Un verbe
Echanger

Une personnalité à rencontrer
Marie Curie

Un musicien
Barbara

Un livre
Un long chemin vers la liberté (Nelson Mandela)

Un film
Edward aux mains d'argent (Tim Burton)

Un animal
L'éléphant. Il faut le préserver, il est fragile.

Un sport
La randonnée. Se balader en nature, ça nous remet à notre place. Faire du sport, c'est une sensation de liberté.

Un auteur
Albert Camus. À la fois auteur et politique.

Un plat
Les sushis

La destination de vos rêves
Le Haut-Languedoc, en particulier le Caroux.

Votre héros fictif
Le Petit prince

Un hobby
La lecture

Une devise
Reste humble.

Votre principale qualité
L'honnêteté

Votre principal défaut
Je suis peut-être trop directe du coup.

Votre définition du bonheur
Être bien avec moi et être bien avec l'autre. Avec un A majuscule.

Une centaine de personnes

À l'angle des rues du Pilory et Favre de Saint-Castor, les clôtures métalliques ne suffisent pas à cacher une triste réalité. Entre Sanofi et des immeubles neufs ou en cours de construction, près d'une centaine de personnes, d'origine roumaine, vivent dans ce qu'il faut bien appeler un bidonville. Tout le monde le sait, la population s'en méfie et a demandé à l'Etat de démanteler ce camp. Qui sont ces gens ? Comment vivent-ils ? Nous avons été à leur rencontre.

(Photos Jean-Fabrice TIOUCAGNA)



À l'entrée du bidonville, rue Favre de Saint-Castor, on trouve une montagne de ferrailles. Four, machines à laver, sommiers... Plus loin, plusieurs tas d'ordures en tous genres donnent au lieu des allures de décharge publique. Ça ressemble au tiers-monde, pourtant c'est juste là, à côté de chez nous. L'aspect chaotique contraste avec le calme qui règne. Le silence est seulement perturbé par le bruit d'un groupe électrogène, qui fait fonctionner un frigo, installé près d'une caravane.

Babu* s'approche. C'est l'un des rares à bien maîtriser le français. Il est arrivé il y a 5 ans, de la même ville que la grande majorité des occupants, Deva, en Transylvanie, au centre-ouest de la Roumanie. Une migration économique assumée. « Chez nous, c'est pas la merde, c'est pire. Ceausescu, c'était un dictateur mais on avait du boulot, des appartements... Maintenant, les grandes entreprises sont parties, toutes les usines ont fermé. Les Italiens, les Français, les Anglais, ont tout racheté. On a travaillé dans les mines, mais même ça il n'y en a plus. Il n'y a aucune aide... Quand t'as un salaire à 200€ et un loyer à 150€**, comment tu fais manger tes enfants ? Comment tu paies l'école ? En Roumanie, tu ne peux être que voleur. Si tu ne trouves pas de travail, t'es mort ».

Et en France ? « Ce n'est pas royal, mais tu te débrouilles, tu ne meurs pas de faim ». Certains ramassent de la ferraille pour la revendre, entre 50 et 70 € la tonne. Sachant qu'il faut payer le gasoil, qui sert au transport et à faire fonctionner les groupes électrogènes, puisque le camp est dépourvu d'électricité. « Il y a 3-4 ans, on ne pouvait faire que ça ». Babu, lui, sait « faire la mécanique » et faisait des affaires sur Le Bon coin. Maintenant, il trouve des contrats en intérim. « Ce n'est qu'après qu'on peut demander des droits. D'abord, on travaille », explique-t-il. Tout le monde n'y parvient pas.

Une pétition pour fermer le camp

C'est le cas de Gabriel, 43 ans, lui aussi originaire de Deva. Cela fait maintenant dix ans qu'il vit de camp en camp, à Montpellier. Gabriel a été opéré l'an dernier d'une tumeur cancéreuse au cerveau. « Ils m'ont dit que j'étais guéri, vous pensez que c'est possible ? ». C'est possible. Mais Gabriel quitte le billard avec le côté gauche paralysé et un bras hors d'usage. Celui qui vit « seul » dans sa caravane, travaillait dans le bâtiment. « Maintenant ce n'est plus possible », dit-il, las.

Les adultes font comme ils peuvent. « On ne sait pas très bien les lois », reprend Babu, qui apprécie le soutien de la

Cimade, qui aide « chaque semaine » pour les papiers et la recherche d'emploi. « S'ils n'étaient pas là... Il faut penser que tu vas t'en sortir sinon t'arrives pas à dormir. » Gabriel, lui, reçoit une visite de son assistante sociale « tous les jours ». Mais n'a « pas mangé depuis deux jours ».

Les enfants, eux, bénéficient de l'école gratuite. « Tous les enfants du camp vont à l'école, assure Babu. Il y a juste le mercredi où des fois ils n'y vont pas, parce que ce n'est que jusqu'à midi. Il faut comprendre. Des fois, parce qu'ils ne sont pas propres, ils se prennent des remarques, les autres enfants se moquent... C'est difficile ».

Le rapport aux Français n'est pas toujours simple pour les Roumains. Un habitant de Celleneuve a mis en ligne l'été dernier une pétition, intitulée *Fermez le bidonville de Celle-neuve*, qui a rassemblé plus de 3500 signatures.

Celle-ci dénonce « le camp et la décharge attenante », qui « défigurent notre espace de vie », des « nuisances de particules fines, des fumées toxiques dans toute une partie de la ville », qui s'expliquent par le « brûlage de câbles récurrent pendant la nuit. La fumée, les dépôts d'ordures, les rats, toutes les conditions sont réunies pour une insalubrité totale ».

« Ils ne nous aiment pas, il y a beaucoup de racisme en France », estime Babu, qui reconnaît évidemment l'insalubrité des lieux, sans électricité et seulement alimentés en eau grâce au système D. « Le pire, c'est les toilettes », dit-il, désignant quelques planches montées à la va-vite. Sans évacuation. « On a fait des trous dans la terre... », explique Babu. Qui, en désignant la décharge, regrette. « Oui, il y a des merdes, il y a des gens qui ne comprennent pas ».

Fin février, un feu de caravane s'est déclenché, obligeant les occupants à se réfugier dans la rue, sans faire de blessé. La police effectue des visites régulières. « Des fois, ils viennent et ne disent rien. D'autres fois, ils donnent des OQTF (obligations de quitter le territoire français) ».

« Il va y avoir de nouvelles constructions, ici », explique Babu, qui s'attend, une nouvelle fois, à ce que le camp soit déplacé (il était autrefois sur le parking du Leader Price de Celleneuve). En attendant, il gagne du terrain et s'étend jusqu'aux clôtures de l'usine Sanofi.

Mathieu CONTE
Kaina TV

* Prénom d'emprunt.

** La Roumanie fait partie de l'UE et de l'espace Schengen mais n'a pas l'euro. Sa monnaie est le leu.

vivent dans un bidonville



Ci-dessus : le bidonville de Celleneuve abrite une centaine de personnes, qui vivent dans ce qui ressemble à une décharge, dans des conditions sanitaires déplorables. Au loin, on aperçoit une grue qui construit un nouveau bâtiment. D'autres devraient voir le jour à terme, sur le site.



« Il y a beaucoup d'idées reçues »

Le CHRS Regain héberge des personnes en situation d'urgence.

Dans le salon de l'accueil, anciens et enfants se croisent et se côtoient.

Chacun livre sa façon de voir ou de vivre le quartier, autour d'une tasse de thé et de boissons fraîches.



Le CHRS, rue de l'Agathois, organise ses ateliers de parole dans son salon.



Quels sont vos endroits préférés à la Paillade ?

Youssef : Le stade !

Cassandra : J'aime bien le marché. On m'a servi un couscous qui m'a nourri deux jours. Pour 4 €.

David : Mon endroit préféré à la Paillade, c'est la rivière. Je promène mon chien là-bas. L'autre jour, on est tombé sur un sanglier. On était tout proche, mais il est resté tranquille.

Cindy : Ça ferait un bon titre ça : Des sangliers à la Paillade !

Que pensez-vous de l'image du quartier ?

David : C'est la même chose et les mêmes problèmes qu'à la Courneuve ou que dans les quartiers Nord de Marseille. Pourtant, je ne me suis jamais sentie en insécurité ici. En

tout cas moins qu'en ville. Je peux promener mon chien le long de la Mosson à 1 heure du matin si je veux. Alors que dans les rues du centre-ville, je n'oserais pas.

Cindy : Il y a beaucoup d'idées reçues sur la Paillade des gens extérieurs qui ne connaissent pas le quartier.

Salama : Oui, « il y a trop d'arabes, il y a trop de noirs »...

David : Ah ça, c'est les gens qui n'ont pas l'habitude de venir.

Cindy : Il y en a plein qui disent « Faut pas traîner dans le tram ». J'ai des amis, même la journée, jamais ils ne viendront à la Paillade. La nuit, encore pire. Ils disent que « ce ne sont que des délinquants ».

David : Quand c'est retrans-

crit dans les médias, c'est toujours dans le but de faire un maximum d'audience. J'en connais plein qui ne sont jamais venus à la Paillade et qui disent que ça craint trop. Moi j'ai habité dans plusieurs quartiers donc je sais comment ça se passe. Après, il y a des règles que tu dois respecter. Par exemple, moi j'ai un berger allemand. Dans le tram, t'as la moitié des passagers qui font le ramadan. Du coup j'évite que le chien aille renifler les gens parce que je ne veux pas leur casser le ramadan. T'es quand même obligé de t'adapter, de t'intéresser un petit peu. Pour toi c'est rien du tout, mais la personne, elle doit se redoucher, se changer et refaire la prière. Je sais que ça fait partir les anges. C'est des trucs qu'il faut savoir quand t'habites un quartier.

Cindy : Même sans parler des médias, le bouche-à-oreille suffit. Mes amis me disent, « si c'est pour se faire planter c'est pas la peine », « ils sont toujours en groupe », c'est les insultes, les sifflements.

David : Bon, quelque part c'est vrai, mais ce n'est pas qu'à la Paillade. Si tu vas à la gare, que tu traverses la Comédie ou l'Esplanade, c'est la même chose.

Cindy : Depuis que je suis à la Paillade, il ne m'est jamais

rien arrivé. Je leur dis, « j'y vis tous les jours, je suis toujours là, entière, j'ai jamais été agressée ». Au contraire, un soir, je me suis pris la tête avec quelqu'un et un garçon est arrivé : « Vous avez besoin d'aide mademoiselle ? ». Maintenant, j'ai quelques copains qui viennent. Mais au début, ils ne voulaient vraiment pas. Quand je suis arrivée à Montpellier, on m'a dit « le quartier de la Paillade, surtout n'y vas pas ».

Ignacio : Ça a toujours été comme ça. Dans toutes les villes, il y a toujours un coin où tu ne vas pas. Parce que c'est un quartier arabe, personne n'y va. Faut arrêter, con. Il y a des bons et des mauvais partout, voilà. La Courneuve c'est pareil. Je suis arrivé ici en 1974. J'ai dormi dehors, avec mon duvet, je ne me suis jamais fait voler.

Salama : C'est la même chose pour le collège. Au début, mes parents ne voulaient pas me laisser y aller. Parce que « il y a de mauvaises fréquentations, c'est un mauvais collège ». Mais j'y suis et ce sont des idées reçues. Ça se passe très bien, j'ai de bonnes notes et je n'ai pas changé mon caractère.



Le CHRS bénéficie de son propre jardin partagé.

Le club de futsal joue sa survie

Promu l'an dernier en Division 1, où il a atteint les demi-finales, le Montpellier Méditerranée Futsal, menacé de disparition, vient de lancer une collecte de financement participatif.



Depuis la saison dernière, le MMF joue au gymnase Jean-Bouin (celui du collège des Escholiers), qui a souvent fait le plein.

C'est une belle histoire qui risque de mal finir... Champion de France de Division 2 l'an dernier, le Montpellier Méditerranée Futsal a cartonné pour sa seconde saison dans l'élite.

Le promu a surpris en étant longtemps leader, puis en arrivant jusqu'en demi-finale du championnat (défaite contre le champion en titre Kremlin-Bicêtre).

Des « résultats très bons » pour le président, Hamza Aarab, en dépit des nombreux obstacles qui se sont dressés tout au long de la saison. Il a d'abord fallu s'adapter au gymnase

Jean-Bouin (Paul-Valéry n'étant pas aux normes pour la D1) et à sa surface.

Un détail comparé à une défaite sur tapis vert en Coupe de France (un match gagné 10-1) et aux 6 points de pénalité infligés au club en raison de problèmes administratifs sur trois licences. Ces six points auraient permis au MMF de finir 2^e et ainsi recevoir le Kremlin-Bicêtre. « Mais ce qui nous a le plus pénalisés, ce sont les suspensions » de ces trois joueurs pour les play-offs. « On a dérangé », estime Hamza.

N'empêche, la saison est plus que réussie. La

greffe avec le quartier a pris. « Les Pailladins nous soutiennent beaucoup, en haut comme en bas », apprécie Ghoubir, joueur du MMF. « On a suscité un énorme engouement », confirme Hamza. Ainsi, Jean-Bouin (300 places) a souvent fait le plein. Le choc contre le "K-B" en saison régulière a même réuni 2500 personnes à René-Bougnol, en février.

Enfin, deux joueurs (Adrien Gasmi et Anas Dlimsi) ont été sélectionnés en équipe de France. « C'est juste une logique », estime le président. « C'est toujours une fierté pour les joueurs de porter le maillot de la sélection ».

En fait, c'est une fois la saison finie que le MMF dispute son match le plus dur : celui de la survie. En manque de moyens, le plus petit budget de l'élite a mis en ligne un appel aux dons sur la plateforme Helloasso*. L'objectif est de réunir 30 000 € d'ici au 10 septembre. Et encore, le combat ne sera pas gagné pour autant. Entre les transports, les hôtels, les logements de joueurs, les primes de match, les contrats

d'éducateur, les TAP... Hamza estime qu'il faut « environ 150 000 € » pour boucler une saison.

« On demande juste à être jugé sur ce que l'on fait »

Hamza regrette un manque de soutien des institutions. « Ce qui avait été convenu avec la Métropole, c'était qu'ils nous donnent 20 000 € pour voir et qu'après ça augmente. Et que la subvention de la mairie passe de 9 000 à 15 000 €. Faut savoir que certains clubs touchent du 300 000, 350 000 €. Nous, on est au même niveau que le baseball ».

Le président du MMF a sollicité un rendez-vous avec celui de la Métropole. « Pas de réponse ». Le projet sur quatre ans lancé par le club en 2015 a pourtant de l'avance : le club a accédé à l'élite avant l'échéance prévue, l'académie avec soutien et suivi scolaire des jeunes a vu le jour en 2015, et une section féminine a même été créée.

« Parce qu'on vient d'un quartier, les gens pensent qu'on est des amateurs. Ils ne se

rendent pas compte que le futsal, c'est sérieux. Le haut niveau, ça demande beaucoup de préparation, physique, mentale... Toute l'organisation demande des moyens ».

Mais « le plus important » pour Hamza, c'est qu'on « parle de radicalisme, de délinquance, on dit qu'il faut aider les quartiers... Il faut savoir qu'on fait aussi de l'insertion avec des gens qui ont eu des soucis avec la justice. Mais quand il y a un véritable projet qui tient la route... Quel message on envoie ? Restez entre vous et démerdez-vous ? On ne demande pas de discrimination positive, juste à être jugé sur ce que l'on fait, les résultats, le projet ».

Au final, « entre la fédé, les autres clubs et les institutions, on a l'impression d'être seuls contre tous ».

Mathieu CONTE
Kaina TV

* <https://www.helloasso.com/associations/montpellier-mediterranee-futsal/collectes/participer-au-developpement-du-montpellier-mediterranee-futsal>

Le Montpellier Méditerranée Futsal, c'est...

- Un club créé en 1998 sous le nom de Montpellier Petit-Bard Futsal, devenu en 2015 le Montpellier Méditerranée Futsal.
- Le demi-finaliste du dernier championnat de D1
- Deux équipes U8, deux équipes U9, une équipe U10, une équipe U11, une équipe U13, une équipe U15, une équipe U17, une équipe U18, trois équipes seniors masculines, deux équipes féminines, et des équipes loisirs.
- Plus de 200 adhérents selon le président.
- Trois éducateurs sportifs salariés.

AGENDA

• Tout le mois de juillet

Accueil jeunes

L'Accueil jeunes de l'Ufolep, situé au centre social **L'Île aux familles**, est ouvert chaque après-midi du lundi au vendredi, de 14 à 18 heures, aux jeunes de 14 à 17 ans.

• Chaque mardi et jeudi de juillet

Atelier briques Lego® autour du monde

Deux créneaux à 14 et 15 heures, au **hall d'accueil de Pierresvives**. Constructions d'animaux, objets et monuments symbolisant différents pays. Dès 8 ans. Animation gratuite.

• Chaque mercredi de juillet

Atelier bois et architecture

De 14 à 16 heures, au **hall d'accueil de Pierresvives**, réalisation de structures en bois sans clou, ni vis, ni colle. À partir de 8 ans. Animation gratuite.

• Chaque samedi de juillet

Atelier maquette : apprenti architecte

De 14 à 16 heures, à **Pierresvives**, les jeunes à partir de 8 ans pourront se mettre dans la peau d'un architecte et réaliser la maquette d'un bâtiment. Animation gratuite.

• Samedi 1^{er} juillet

Pierresvives sort le grand jeu

De 10 à 18 heures, le **hall d'accueil de Pierresvives** proposera des jeux d'ambiance, de plateau, de vidéo, d'extérieur. Tout public. Gratuit.

• Du mardi 4 au samedi 29 juillet

Exposition Livres de création

L'édition 2016 du concours Livres de création, intitulée *Le Sentier aventureux*, est exposée à la **médiathèque de Pierresvives**. Elle présente 41 livres conçus par 378 participants. Gratuit.

• Jeudi 6 juillet

Allocation Adulte Handicapé

Le Centre communal d'action sociale (CCAS) organise un atelier pour effectuer une demande d'allocation adulte handicapé (AAH), de 14 à 16 heures, dans ses locaux, **square de Corte**.

• Mardis 11, 18 et 25 juillet

Les Instants récré

Le Centre social Caf **L'Île aux familles** accueille les Instants récré, des animations parents-enfants (3-6 ans), à partir de 14 h 30.

Animations scientifiques

Les Petits débrouillards organise des animations scientifiques pour les 6 à 12 ans, au centre social Caf **L'Île aux familles**.

• Mercredi 12 juillet

Le Temps des bébés :

lecture individuelle

À 10 h 30 à la **médiathèque de Pierresvives**. Un moment chaleureux où les enfants et leurs familles découvrent le plaisir des mots, des images et des sons. De 0 à 3 ans. Gratuit, sur inscription.

• Jeudi 13 juillet

Cinéma jeunesse :

La chouette entre veille et sommeil

Projection de cinq courts-métrages d'animation (Fra-Bel, 2016, 40') autour de la chouette, entre rêve et réalité. À 16 h 30, à l'**amphithéâtre de Pierresvives**. Projection gratuite.

• Jeudi 20 juillet

Cinéma jeunesse : Astérix,

Le Domaine des dieux

Film d'animation de Louis Clichy et Alexandre Astier (Fra-Bel, 2014, 1 h 25). Projection à 16 h 30, à l'**amphithéâtre de Pierresvives**. À partir de 5 ans. Gratuit.

• Samedi 22 juillet

Des applis pour les petits

Première sensibilisation à la tablette tactile pour les tout-petits et leurs familles, à la **médiathèque de Pierresvives**. À 10 h 30 pour les 2-3 ans et à 11 h 30 pour les 4-5 ans. Gratuit.

• Jusqu'au 29 juillet

Exposition de photos

L'exposition de photos de David Monjou sur *Le Cirque Bidon* est à voir jusqu'au 29 juillet à l'espace Balcon de **Pierresvives**, du mardi au samedi de 10 à 18 heures. Gratuit.

• Vendredi 4 août

Apprendre à réaliser

une mosaïque de A à Z

Atelier mené toute la journée par les Compagnons bâtisseurs, à l'**ERH** (118 allée de Coventry). Infos au 06 78 34 37 36.

• Jeudi 22 août

Les bases de l'électricité

et ses règles de sécurité

Atelier mené par les Compagnons bâtisseurs, de 14 h 30 à 17 heures, à l'**ERH** (118 allée de Coventry). Infos au 06 78 34 37 36.

• Lundi 4 septembre

Rentrée des classes

Finies les vacances.

• Samedi 16 septembre

Journée de prévention

au diabète

La Caisse primaire d'assurance maladie (CPAM) organise en partenariat avec l'association Dream une journée de prévention au diabète, à la **Maison pour tous Léo-Lagrange**. Gratuit.

JEUX

Le Pailladin fait une pause pendant l'été.

Le prochain numéro est prévu pour octobre.

SUDOKU

					1		2	
8	7			2			5	3
9							4	8
					5	9	7	
1			8		2			6
	4	5	3					
3	6							1
5		4			8		6	9
	8		1					

Les Mots mêlés de Chris Quaillet

P X T P T T H L M
A I R I C O W T O
R Y A D A U O S S
C O M M E R C E S
A L W A Y S O L O
T M A R C H E O N
O L Y M A T T C D
P A I L L A D E E

COMMERCE
ÉCOLES
HLM
LAC
MARCHÉ
MOSSON
PAILLAD
PARC
TOURS
TRAMWAY

Le Pailladin est un journal participatif **ouvert aux habitants**.

N'hésitez pas à apporter vos avis, critiques et propositions d'articles.

Il n'est pas nécessaire d'être très à l'aise en français. Tant que vous avez quelque chose d'intéressant à exprimer sur le quartier, cela a sa place ici.

Infos au 04 67 56 30 54
ou par mail à
journalpailladin@gmail.com.